

Les mots-flots

Raymond Paul

Number 58, Winter 1993

La résistance à l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14016ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paul, R. (1993). Les mots-flots. *Moebius*, (58), 117–120.

LES MOTS-FLOTS

Raymond Paul

Les mots-flots toujours les mots-flots.

Roland Giguère

Le pied sur l'accélérateur, elle fuit.

La phrase cogne au cerveau, s'y incruste. Lui résister, siffler le chien pour sortir et se mêler au paysage, l'animal en laisse près de soi. Au retour, prendre un bain malgré les mots qui se bousculent. Ouvrir le robinet, faire couler l'eau chaude en jets puissants, s'y vautrer puis retirer le bouchon créant le mouvement vers le drain.

Prendre un livre, lire Flaubert, Proust ou Duras, citer Ducharme, Anne Hébert ou Aquin, les déclamer à voix forte en antidote aux phrases qui se forment. Devenir Jacob aux prises avec l'ange, la toile vue au Louvre. Ne rien céder aux mots qui appellent, freiner toute mise en scène.

Une route pourtant se dessine en ligne droite. La campagne s'étale à l'infini de chaque côté. Une femme, encore jeune, conduit une voiture au son d'une cantate de Bach. L'héroïne fuit dans une Ford grise, un foulard dissimulant ses cheveux. Elle demeure semblable au modèle; lourde des malheurs d'une autre dont elle a hérité la silhouette, le galbe de la jambe, ces pieds fins qui lui donnent du mal à se chausser. À la frontière, un douanier en képi la salue. Il se penche vers elle pour être envahi, soudain, par ce désir de

la faire sortir du véhicule, de la voir marcher devant lui afin qu'elle se dirige vers le coffre qu'il lui ferait ouvrir. Elle refuse, ajustant de la main le carré de soie rouge à la naissance de son front.

«La chienne s'énervera si je descends», pense-t-elle en cherchant les mots pour le convaincre dans une langue qui n'est pas la sienne.

Elle hésite, appelant l'équivalence en anglais. Elle trouve, s'appuie au dossier du fauteuil avant de répondre. Tapie derrière sa voix, une peur, celle d'une femme devant un inconnu. L'animal s'est levé à l'approche de l'officier. Il a allongé le cou lorsque ce dernier a déposé une main sur la portière et qu'il s'est penché pour parler, questionner. La femme en rouge décline son âge, sa profession, la durée de son voyage. Roxane Lafleur, trente-trois ans, célibataire. La chevelure blonde, les taches de rousseur se multipliant près des ailes du nez, ce prénom comme le sable qui se cristallise. Roxane, sultane au sérail, amoureuse éperdue de Bajazet, le bruit de ses pas sur les dalles de pierre, Constantinople, la musique des vers de Racine. Roxane L., cette femme peintre qui promenait son afghan, en balade, dans une voiture sport décapotable. Celle-là même qui a donné l'animal étendu près de la machine à écrire de l'écrivain. Au mur, près de la table de travail, une toile de Georgia O'Keeffe : de grands rectangles de couleurs, traversés par une ligne fine semblable à la trace laissée dans le ciel par certains avions.

Attendre, ne rien noter, oublier crayon et bloc-notes, sortir plutôt le basset qui a remplacé l'afghan à la démarche chancelante, la chienne gardée jusqu'à l'extrême limite malgré les avis contraires, jusqu'à l'inévitable visite chez le vétérinaire, la main dans les poils soyeux pour bercer une ultime fois le grand corps blotti.

Le pied sur l'accélérateur, elle fuit.

Les mots frappent, en leitmotiv, établissant leur lit dans la mémoire, sorte de phare au délire mental, à l'envahissement des mots-flots qui se brisent sur la digue malgré la brèche produite par ces quelques sons comme un refrain annonciateur du mouvement de la marée.

Le pied sur l'accélérateur, elle fuit.

Les images se forment. Goya, l'afghan jaune reçu par l'auteur il y a dix ans, une femelle à la robe soyeuse que Roxane caresse pendant que le douanier fouille, seul, les bagages à l'arrière. Goya disparue depuis deux ans, Goya pourtant bien assise près de sa maîtresse, les regards apaisants qu'elle lui prodigue, une cantate de Bach qui s'élève et la voiture qui démarre près de l'agent confus.

— It's O.K., you can go.

La possibilité de franchir la frontière. Le trajet par l'autoroute vers les plages livrées aux vagues, la côte qui se déroule dans la mer à la manière d'une conque, la nécessité là-bas, plus au sud, de trouver refuge, les mouettes qui s'élèvent et, au loin, l'immensité bleue qui emporte le regard.

Le pied sur l'accélérateur, elle fuit.

Roxane marche seule au centre-ville, se dirige vers un banc non loin d'une fontaine. Derrière elle, des tulipes rouges poussent près des murs gris de la cathédrale. De l'autre côté, un édifice en verre réfléchit la scène où l'écrivain est assis au milieu des flâneurs. Il entend l'eau qui coule de la grande vasque noire en bruit de fond aux paroles que Roxane se remémore, les conseils reçus de sa mère, la nécessité de se créer un espace à soi, sa décision immédiate de partir, seule avec Goya, pour passer des vacances dans un camping au milieu d'une pinède.

— It's O.K., you can go.

La frontière passée, Roxane se détend, multiplie les kilomètres laissant Charles loin derrière.

— It's O.K., you can go.

Les images deviennent appel, convergeant vers Roxane le pied sur l'accélérateur, Roxane immuable, incontournable, Goya assise près d'elle. L'auteur s'approche de sa table de travail, le basset se couche à ses pieds. Roxane immobilise sa voiture devant la grève, les paroles de la cantate se répandent dans l'espace «Jésus que ma joie demeure» alors que les mouettes viennent se poser sur le sable.

La main de l'écrivain commence à tracer les premières lettres, Goya bien assise à côté de Roxane, toutes deux contemplant la mer.